

Du caractère miraculeux de la naissance du Prophète Mohammed, Salut Divin Sur Lui

Par Tahar Badaoui

1 DE LA SOCIÉTÉ MECQUOISE :

Des trois points du triangle "la Mecque -Taïf -Médine " : la Mecque malgré sa pauvreté en ressources naturelles, était la plus développée : elle seule, constituait une cité état, dirigée par un conseil de dix chefs héréditaires, avec division des pouvoirs.

Bon caravaniers, les Mecquois avaient su obtenir des Empires voisins, (Iran, Byzance, Abyssinie, sans parler des tribus dont ils traversaient le territoire en transit) l'autorisation de se rendre dans ces pays et de s'y occuper d'import-export. Ils fournissaient aussi des escortes aux étrangers pour traverser les territoires des tribus alliées de l'Arabie. Sans se servir beaucoup de la rédaction par écrit, ils s'intéressaient grandement aux arts et aux lettres : poésie, éloquence, contes de veillées.

Dans la vieille Arabie, la véritable cellule sociale est, non pas la famille, mais la tribu ou clan. La famille, en est une simple émanation, une organisation secondaire. Le paterfamilias exerce sur les membres de sa famille, une autorité absolue, sur ses enfants, sur ses femmes, sur ses esclaves ; il avait sur eux un droit de vie et de mort que nul ne pouvait contester.

La femme était en général bien traitée : elle avait le droit de posséder des biens à son propre compte ; elle donnait son consentement au mariage. Elle pouvait, lors du mariage, contracter le droit de divorce, elle jouissait du droit de se remarier après le divorce ou après le décès de son époux, etc.

Il convient de préciser à ce propos que les femmes n'avaient aucune vocation successorale. En cas de décès du paterfamilias, elles étaient considérées non pas comme des héritières, mais elles étaient tout simplement héritées elles-mêmes, au même titre que tout ce qui constituait le patrimoine du défunt. La coutume faisait du fils aîné de celui-ci, l'héritier des épouses de son père.

De telles coutumes n'étaient cependant pas générales et dans beaucoup de tribus, les femmes jouaient un rôle éducatif, social et parfois politique non négligeable. La femme est pour son mari le symbole même de son honneur. Les femmes participaient aux grandes batailles pour galvaniser l'énergie des guerriers, contrôler leur courage, donner à boire aux combattants, soigner les blessés, enterrer les morts, comme le joueront plus tard les musulmans dans les batailles opposant les croyants, chevaliers de la foi aux polythéistes.

En revanche, il y eu bien la pratique d'enterrer vivantes, les filles en bas âges, mais c'était le fait de certaines classes, d'un rang social inférieur sur les plan matériel et moral, pratique sauvage contre laquelle le Saint Coran, se souleva énergiquement. En effet, la Sourate dite : «les Abeilles » dispose dans ses versets 57, 58 et 59 : « Et ils assignent à Dieu des filles. -Pureté à Lui - et à eux- mêmes, ce qu'ils désirent. Et lorsqu'on annonce à l'un d'eux la naissance d'une fille, son visage s'assombrit, cependant qu'il suffoque. Il se cache des gens, à cause du malheur qu'on lui a annoncé. Doit- t-il la garder malgré la honte, ou l'enfuira-t-il dans la terre ? Combien est mauvais leur jugement. ! ». Ainsi, sont blâmés à la fois : l'impiété d'attribuer des enfants à Dieu, l'illogisme de faire de ces enfants des filles (tandis qu'on



se souhaite à soi même des garçons), et la criminelle pratique de tuer les filles au berceau. De plus, vient s'ajouter une autre hérésie à savoir : les anges furent longtemps considérés, auprès des idolâtres, comme filles de Dieu.

Du point de vue religieux, l'Arabie était idolâtre, rares ceux qui avaient embrassé des religions monothéistes telles le christianisme ou le judaïsme. Les citoyens mecquois, les plus épanouis, eurent la notion d'un Dieu unique, mais auquel ils firent intercéder des divinités créées de toutes pièces, servant d'intermédiaires entre le Seigneur Tout Puissant et les humains.

D'autre part, et chose assez curieuse, ils ne croyèrent ni à la résurrection, ni à la vie de l'au-delà.

Ils eurent conservé le pèlerinage à la Maison sacrée, la Ka'ba, édifice élevé par le père des Prophètes Abraham, assisté de son fils aîné Ismaël, Salut Divin Sur Eux. Mais les deux mille ans qui séparèrent ces Arabes du Vénéré Prophète Abraham, firent dégénérer ce pèlerinage en une foire commerciale, une idolâtrie sordide sans la moindre influence sur le comportement individuel, tant social que spirituel.

L'une des coutumes les plus anciennes qui s'observaient chez les Arabes était la vendetta, ou poursuite du droit privé qui par le jeu des coutumes devenait un droit tribal. La tribu était tenue de protéger chacun de ses membres dans sa personne, ses biens et son honneur. La victime d'un meurtre devait être vengée par sa tribu, sous peine pour celle-ci, d'être à jamais déconsidérée, méprisée et de créer un précédent dangereux pour son existence même. La tribu était solidairement responsable de tout meurtre, commis par l'un de ses membres, et chacun de ces derniers, devaient répondre d'un meurtre commis par lui-même ou par l'un de ses contribués.

Les mobiles du meurtre, y compris la légitime défense et l'identité du meurtrier importaient peu. La loi de la vengeance ne limitait pas la sanction à l'unique agresseur, mais l'étendait à toute la tribu, et transformait ainsi le meurtre en une affaire d'honneur à régler entre collectivités, soit par la livraison et la mise à mort du coupable, soit par un dédommagement maté-

riel ou rachat du sang (Diya) attribuable aux ayants droits, supportée par le meurtrier lui-même et en cas de carence, par sa tribu, ou enfin par une guerre d'extermination. Les conflits moins graves entre individus ou tribus, étaient soumis à l'arbitrage d'un homme, auquel la commune renommée, reconnaissait une impartialité fondée sur une grande expérience, une sagacité éprouvée et une maîtrise dans l'art divinatoire. Cet arbitre qui était également un devin (kâhin), était choisi d'un commun accord par les parties au conflit.

Lorsque le « hakam » après étude de l'affaire et réflexion, prononçait sa sentence, il considérait son rôle terminé et ne se souciait nullement de son application, car il était considéré par les belligérants comme jurisconsulte, et non comme juge.

Une autre coutume fort en honneur, chez les Arabes, était le droit du voisin et de l'hôte de passage.

L'honneur imposait à tout homme d'assister son voisin, de le convier au repas qu'il offrait, de l'associer à ses joies et à ses peines, de ne rien entreprendre contre lui, de ne le trahir en rien, de considérer ses filles et son épouse comme sacrées. Pour la même raison, l'hôte était sacré et avait droit à une hospitalité durant au moins trois jours ; un dicton prescrivait à cet égard : « A l'hôte on doit servir ce qu'il y a de meilleur dans la tente, veiller avec lui jusqu'à ce qu'il ait sommeil et lorsqu'il s'en va on doit l'accompagner jusqu'à ce qu'il se sente en sécurité. »

D'autres coutumes qu'il serait long d'exposer dans ces pages limitées, dénotent chez les Arabes païens, un idéal moral impliquant, à côté de certaines moeurs sauvages particulières à quelques tribus, comme le crime d'enterrer des fillettes vivantes, des qualités exceptionnelles : vaillance et loyauté dans les combats, fidélité à la parole donnée, protection des faibles, respect de la vieillesse, mépris de la mort, une franchise qui ne s'embarrassait pas de grossièreté, un engouement marqué pour la poésie, un profond sentiment de l'égalité, une grande sensibilité et le culte de la beauté féminine, protégée celle là, de toute déviation déshonorante. Les plus hautes vertus de la race étaient à leurs yeux l'éloquence, la générosité et la

bravoure symbolisée par le sabre.

Il convient de souligner par ailleurs, que la géographie du pays et le climat y régnant condamnaient l'Arabe païen à vivre à l'intérieur de sa presque ingrate, dans une anarchie chronique en terrien errant, sensible, courageux, mais sans grande imagination et sans le moindre penchant pour une vie communautaire organisée.

Le destin des Arabes paraissait celui d'un peuple obscur, médiocre, sans promesse d'avenir, contrasté, instable, inquiet, raffiné et sauvage à la fois, préoccupé avant tout de sa subsistance immédiate. Son histoire n'est marquée ni par des aspirations politico morales, ni par des inventions techniques extraordinaires.

On ne note en effet aucune évolution sérieuse de ses institutions, aucune manifestation d'un art ou d'un savoir remarquable au cours de son histoire millénaire, aucune intervention dans le choc des Empires environnants, aucune participation importante aux grands mouvements de l'histoire, et encore moins à l'épanouissement d'une forme de civilisation, tant il est vrai que celle-ci n'est, en vertu d'un processus constant, ni le fait des races homogènes, ni celui des coureurs de grands chemins.

Est-ce à dire que les Arabes n'aient eu aucune civilisation avant l'Islam ? Ce serait faire table rase d'un apport qui n'est pas négligeable. En effet, la richesse de la langue Arabe ancienne, qui, par sa morphologie permettait au dernier des chameliers d'avoir le sentiment de la racine étymologique et des formes verbales et nominales, témoigne au contraire d'une indéniable culture.

Cette richesse synonymique, indique également une grande faculté de discernement et d'observation, et l'extrême souci de la clarté, renforçant ainsi le goût spécifique des Arabes, marqué pour la propriété des termes, la concision, l'exactitude, l'horreur des amphibologies souvent confuses, des expressions vicieuses de la prolixité.

« Le meilleur langage, disaient-ils, consiste à exprimer beaucoup d'idées en peu de mots. » Cette richesse a drainé toute une technologie commerciale, agricole et artisanale qui suppose une connaissance approfondie dans ces domaines...

... **LA PURETÉ** de la langue des tribus du centre, en particulier des Hawâzine, a, durant des siècles, servi de référence, aux philologues, aux grammairiens, aux orateurs, aux narrateurs et aux poètes postérieurs. La poésie demeure par conséquent, la manifestation la plus frappante de la civilisation des Arabes avant l'Islam.

En effet, pour les vieilles tribus arabes, le poète était la marque d'une faveur divine, envers son clan. Il était à leurs yeux un « voyant » d'une nature spéciale, un être privilégié, en relation mystérieuse avec le monde invisible. Ils prétendaient que ses vers lui étaient inspirés par les Djinns.

La poésie Arabe antéislamique occupait une place si importante dans la vie, que des foires poétiques étaient organisées annuellement, durant les mois de trêve, en des centres fort célèbres, comme, Ukadh, Dawmat-el-Jandel, Sana'â, Sihar, Majna, etc. foires qui donnaient lieu à des concours poétiques. Les poèmes couronnés étaient, dit-on, écrits en lettres d'or, et affichés au Temple sacré de la Ka'ba.

De la prose arabe antéislamique, il nous reste peu de choses :

une prose rimée, attribuée aux devins, aux juges arbitres, des proverbes, des maximes, des apophtegmes et surtout les fables de Loqmân.

La culture arabe antéislamique, se manifeste également dans d'autres disciplines à savoir : la chronologie, la botanique, la zoologie et la météorologie, sans omettre l'hippiatrique qui était fort en honneur chez eux, en raison même du rôle que le cheval jouait dans leur existence.

Hormis cette culture qui était quand même entachée de tribalisme et d'un égoïsme poussé à outrance, les Arabes menaient leur vie, cloîtrés sur eux-mêmes, en raison d'une maturité en deçà de la normale, à part quelques exceptions ne pouvant confirmer la règle.

Donc, pour faire des Arabes un grand peuple, une force supérieure aux lois de la nature, à leur atavisme fortement enraciné, devrait intervenir ; et cette force ne fût autre que l'Islam, Religion ayant, par ses valeurs spirituelles et morales, fondées sur la foi sincère en une Seule et Unique Divinité Suprême, son appel à l'égalité entre les hommes, à l'utilisation optimale de la raison et de la conscience, ses principes de fraternité et de coexistence pacifique, galvanisé leur énergie, secoué leur torpeur pour faire d'eux une masse d'un dynamisme irrésistible, capable de culbuter des Empires, de construire des cités, de provoquer à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe, une brillante culture, de créer une des plus grandes civilisations et de véhiculer la plus grande Religion du monde.

L'homme qui, par un choix exceptionnel, devait transmettre un tel message, propulser un élan créateur, mettre fin à l'anarchie tribale, et lui substituer le concept d'une communauté organisée et égalitaire de peuples sans discrimination raciale, fût Mohammed, Sceau des Messagers de Dieu, Salut Divin Sur Lui.

2°) NAISSANCE DU PROPHÈTE MOHAMMED, SALUT DIVIN SUR LUI :

C'est dans ce milieu que naquit Mohammed (qu'on écrit à tort Mahomet) Salut Divin Sur Lui, Sa noble généalogie remonte à Ismaïl fils d'Abraham, considéré comme l'ancêtre des Arabes El moustâriba. Il est issu des uns et des autres par générations et sélections successives, ce qui a donné naissance enfin, au plus noble des familles de Qoraych et l'Elu du Très-Haut.

D'après Jabir Ibn 'Abd Allah, que Dieu agréa leur âme, Le Prophète Salut Divin Sur Lui, dans une description de son rapport aux autres Prophètes, dit un jour, en guise de remerciement au Seigneur :

« Ma venue par rapport aux Prophètes précédents, s'illustre par cet exemple : Un homme qui construit une maison et l'achève à la perfection, à l'exception de l'emplacement d'une brique. Puis, à chaque



fois que quelqu'un y entre pour contempler cette maison, lui dit : « Belle est cette maison, si ce n'était cet emplacement laissé vide. Je suis donc aux Prophètes, ce qu'est cette brique à l'ensemble de l'édifice. »

De par sa lignée, le Prophète Salut Divin Sur Lui est Mohammed Ibn Abd Allah, Ibn Abdul Mutalib appelé aussi, Chaïbat El Hemd, Ibn Hachim, Ibn Abdou Manaf, appelé aussi Al Moughîra, Ibn Qouçay, appelé aussi Zayd, Ibn Kilab, Ibn Mourra, Ibn Ka'b, Ibn Lou'ay, Ibn Ghalib, Ibn Fihir, Ibn Malik, Ibn An-Nadhr, Ibn Moudrika, Ibn Ilyas, Ibn Moudhar, Ibn Nizar, Ibn Ma'd, Ibn 'Adnan.

D'après tous les biographes, l'Arbre généalogique du Prophète, Salut Divin Sur Lui, est considéré incontestable jusqu'à cet aïeul appelé 'Adnan. Au-delà, il y a divergences sur la détermination exacte des aïeux. Toutefois, il est certain qu'Adnan, descend de la progéniture du Prophète Ismaïl, lequel est le fils du Patriarche Abraham.

Notre Seigneur le Très Miséricordieux a donc choisi Son Prophète Mohammed de la lignée la plus pure des descendants. Aucune des mauvaises moeurs de l'ère du paganisme n'est venue souiller cette noble lignée. Notre Prophète confirma cette noblesse par une allocution rapportée d'ailleurs par l'Imam Muslim (Savant du Hadith) que voici :

« Parmi les descendants d'Ismaïl, Dieu choisit Kinana, puis, (des descendants) de Kinana, Il choisit Qoraych, puis (des descendants) de Qoraych, Il choisit Hachim, puis des Banou Hachim, Il me choisit. »

Quant à Sa naissance, elle eut lieu à la Mecque, le lundi 12 du mois Rabi'Awel, de l'année dite de l'Eléphant, correspondant pour certains islamologues au 20 Août 570 ou, pour d'autres, au 1er Septembre de cette même année de l'ère chrétienne, c'est-à-dire de l'année où le tyran Abraha, al Ashram, mena son expédition, afin de détruire le Temple sacré de la Mecque, protection céleste signifiant à plus d'un titre que le Seigneur prépara par Son Intervention directe, quant à déraciner l'opresseur, le Territoire de la Mecque pour accueillir le Sceau de Ses Messagers, dont la mission primordiale sera la promotion de l'homme et son bien être par rapport à son Créateur, à son environnement, à ses semblables et à soi-même.

En effet, le Prophète Mohammed Salut Divin Sur Lui, naquit orphelin. Sa mère l'a mis au monde par les mains d'une sage femme, mère de Abderrahmane fils de 'Aouf, alors levant Ses yeux au Ciel, posant Ses deux mains sur la terre, sans

que Sa mère n'ait enduré pendant Sa grossesse les maux dont souffrent naturellement les femmes enceintes, d'une propreté exemplaire, débarrassé par la Grâce divine, du cordon ombilical et des douleurs de la circoncision.

Sa mère était Amina, fille de Wahbe, fils de Abdul'Ouzâ, de la tribu de Zohra, et son père était Abdullah, fils de Abdul Mutalib, fils de hashim, fils de AbduManaf. Son père mourut pendant que le prophète était encore au sein de sa mère, que Dieu agréa leur âme et embellit leur demeure au Paradis.

La mère du Prophète raconte que, quand elle Le portait dans son sein, et qu'au bout de neuf mois, le temps de sa délivrance approchait, elle vit dans un songe, comme le rapporte le célèbre Tabari, dans sa « Chronique traditionnelle », un ange descendre du ciel qui lui dit : « celui que tu portes dans ton sein, est le plus grand de tous les hommes, et le plus noble de toutes les créatures.

Quand tu en seras délivrée, donne lui le nom de Mohammed, et prononce ces mots : « j'ai recours pour lui au Dieu Unique, contre la mauvaise influence de tout envieux ». Elle fit part de ce songe à son grand père Abdul Mutalib. Ensuite, dans la nuit où notre Vénéré Prophète vint au monde, Sa mère regarda et vit qu'il jaillissait de Lui, une lumière rayonnant jusque vers la Syrie, et elle vit tous les palais de ce pays ; et la lumière sortant de Lui, rayonnait aussi, vers le Ciel et atteignait les étoiles.

Le lendemain, elle fit appeler Abdul Mutalib et lui raconta ce qu'elle avait vu. Abdul Mutalib donna à l'enfant le nom de Mohammed et pour lequel, il reporta l'affection qu'il avait pour son fils Abdullah. Et lorsqu'on posa à ce sage grand père, la question de savoir comment il eut l'ingénieuse idée de nommer ainsi son petit fils, il répondit avec assurance et espoir : « afin qu'il soit bien considéré aussi bien par les humains que les créatures célestes et qu'il bénéficie surtout de l'agrément du Seigneur. »

A signaler qu'à l'époque, ce nom n'était pas très courant chez les Arabes ; mais le destin en avait décidé ainsi et, notre Seigneur par Sa miséricorde consigna cette appellation vertueuse dans Ses Livres révélés, notamment la Thora et l'Evangile. D'autres événements surnaturels qui nécessitent de vastes développements, succédèrent le jour même, à la naissance du Prophète.

Une autre tradition rapporte qu'au moment de la naissance du prophète, toutes les idoles qui se trouvaient dans la ville de la Mecque et dans le Temple de la Ka'ba,

furent renversées et tombèrent sur leur face ; le feu des mages de tous les pyrées, dans l'Arabie et dans la Perse, s'éteignit cette nuit là, et autres événements encore Cette naissance ne saurait être par conséquent dépourvue du caractère miraculeux, en dépit de ce que pensent certains intellectuels de souche occidentale ou de type orientaliste, eu égard aux événements prodigieux qui se produisent, le jour même de cette noble naissance, depuis les visions lumineuses et angéliques de Sa mère, alors qu'il fût encore fœtus dans son ventre, jusqu'à la prospérité couvrant de son tapis verdoyant la nature entière, et mettant ainsi fin, aux années de disette et de sécheresse connues amèrement par toute la péninsule arabique.

Notre poète, chevalier de la rhétorique, l'Imam El-Busseyri, que Dieu agréa son âme fait état dans sa «Burda » ou la Panegyrique du Prophète, de ces événements, dont le déroulement simultané ne saurait nullement être le fruit du hasard, ou de simples coïncidences. Il dit en effet dans la partie inhérente à la nativité du Prophète, Salut Divin Sur Lui : « Les circonstances même de Sa naissance témoignent de Sa haute ascendance.

Quel glorieux début et quelle glorieuse fin (furent les siens) !

«Ce fût le jour où les Persans tirèrent comme présage l'annonce des malheurs et des châtements qui allaient s'abattre sur eux.

« La nuit, le pavillon du Palais de Chosroës, fendu, préfigurant la dispersion de sa dynastie.

« Le feu éteignit sa flamme, par suite de ses regrets et, de tristesse, le fleuve oublia sa source.

«La cité de Sawa s'affligea de la perte de son lac et celui qui y venait étancher sa soif dut rebrousser chemin (fort) irrité.

« Ce fut comme si (de chagrin), le feu avait pris l'humidité de l'eau pour éteindre, et celle-ci, l'ardeur du feu pour s'évaporer.

« Les Djinn (créatures en feu) poussèrent des cris et les lumières brillèrent et la vérité se manifesta ainsi par signes et par paroles.

« Il étaient comme aveugles et sourds : l'annonce de la bonne nouvelle de la naissance du Prophète, ne fût pas entendue, pas plus que ne fut aperçu le signal lumineux de l'avertissement.

« Et ce après avoir été informés par leurs devins que leur tortueuse religion allait s'écrouler.

« Vu des flammes tomber à l'horizon, et leurs idoles par terre.

« Aussi bien les démons mis en déroute, s'éloignèrent-ils en vitesse, les uns derrière les autres de la voie de la Révélation.

« Dans leur fuite, ils ressemblaient aux guerriers d'Abraha ou encore à cette armée contre laquelle de Ses deux mains, le Prophète lança du gravier. (Allusion faite à la première bataille de Badr en l'an II de l'Hégire, sous l'égide du Prophète, Salut Divin Sur Lui, et soutenue par les Al-Ansar (citoyens de Médine) et Al-Muhajirûn (Mecquois émigrés à Médine), contre les Qurayshites, et soldée par l'éclatante victoire de l'Islam sur l'idolâtrie.)

« Jet effectué après glorification du Seigneur, et rappelant celui de Jonas s'élançant des entrailles du poisson qui l'avait englouti. »

Son grand père Abdul Mutalib le prit à sa charge et Lui assura selon la coutume arabe d'alors, une nourriture de la tribu de Sa'd ben Bakr. Cette nourrice est connue sous le nom de Halima Bent Abou Dhou'Ayb.

Le pays de la tribu Sa'dite subissait une dure période de sécheresse, avant la prise en charge du bébé. Mais, dès que Halima lui donna son sein, la végétation repoussa et les troupeaux reprirent du poids, et la misère s'en alla à jamais...

A SUIVRE